



HAL
open science

**Jean-Richard Bloch, intellectuel communiste, écrivain et
témoin engagé, une autobiographie impossible ? suivi
d'une Lettre à Staline de Jean-Richard Bloch le 1er mai
1941**

Sophie Cœuré

► **To cite this version:**

Sophie Cœuré. Jean-Richard Bloch, intellectuel communiste, écrivain et témoin engagé, une autobiographie impossible ? suivi d'une Lettre à Staline de Jean-Richard Bloch le 1er mai 1941. Anne-Rachel Hermetet; Jean-Marie Paul. Ecritures autobiographiques entre confession et dissimulation, Presses universitaires de Rennes, pp.297-313, 2010. halshs-02011832

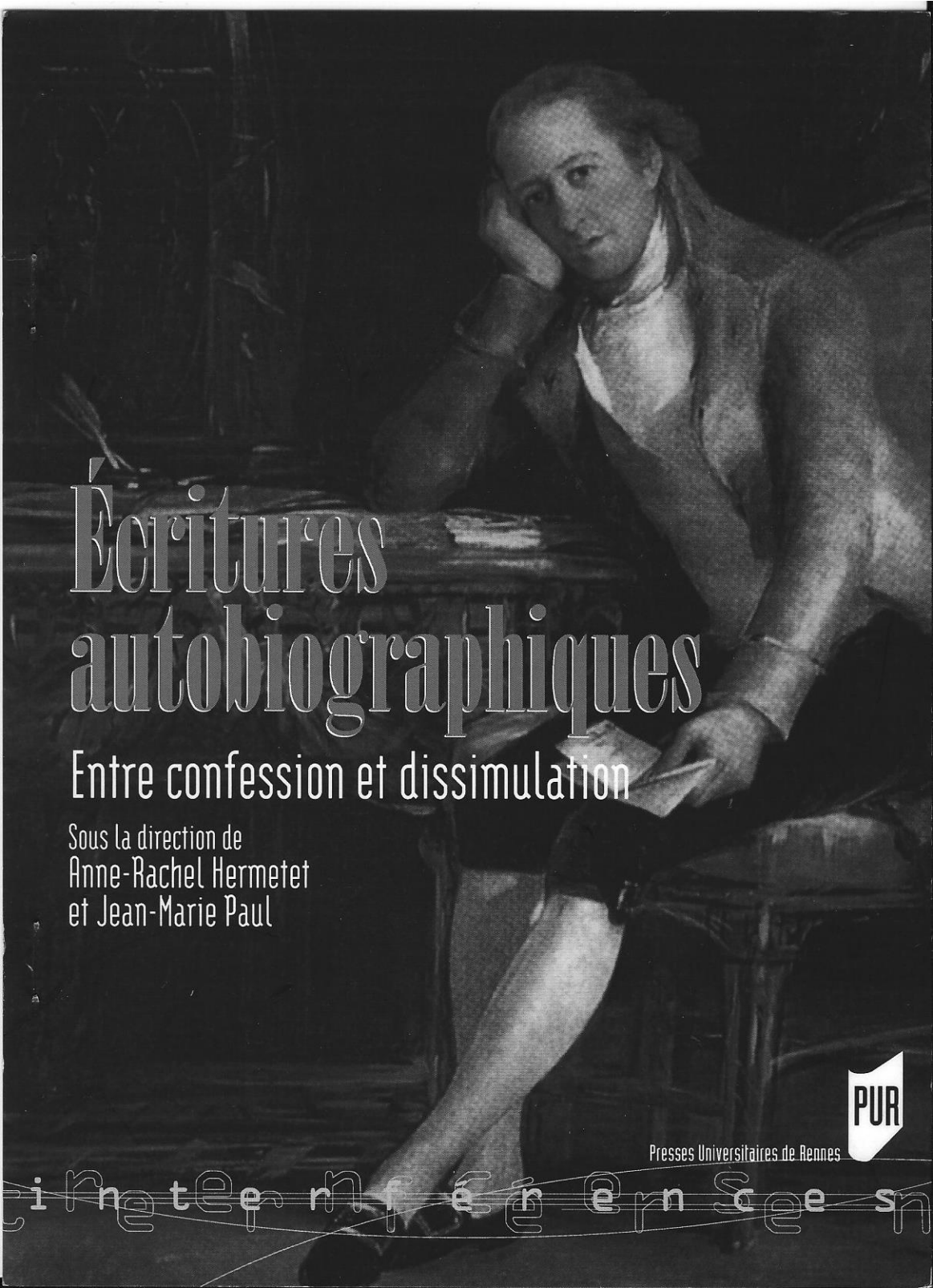
HAL Id: halshs-02011832

<https://shs.hal.science/halshs-02011832>

Submitted on 8 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Écritures autobiographiques

Entre confession et dissimulation

Sous la direction de
Anne-Rachel Hermetet
et Jean-Marie Paul

PUR

Presses Universitaires de Rennes

interférences

JEAN-RICHARD BLOCH INTELLECTUEL COMMUNISTE, ÉCRIVAIN ET TÉMOIN ENGAGÉ UNE AUTOBIOGRAPHIE IMPOSSIBLE? SUIVI D'UNE LETTRE À STALINE DE JEAN- RICHARD BLOCH LE 1^{ER} MAI 1941

Sophie CŒURÉ

À la mémoire de Claude BLOCH

L'itinéraire biographique et littéraire de Jean-Richard Bloch donne à réfléchir sur un sujet posé en quelque sorte négativement : celui des contraintes qui pèsent sur l'écriture de soi pour les intellectuels communistes ou compagnons de route, et des obstacles qu'ils rencontrent dans leur écriture autobiographique. Né en 1884, intellectuel dreyfusiste et socialiste éprouvé par la guerre, Jean-Richard Bloch s'éloigne du communisme après avoir approuvé la révolution russe puis la scission de la SFIO au congrès de Tours, pour s'en rapprocher de nouveau dans le combat antifasciste. Réfugié en Union soviétique entre 1941 et 1944, il devient, jusqu'à sa mort en 1947, l'un des principaux dirigeants intellectuels du parti communiste français¹. C'est donc dans le cadre général d'une réflexion sur la dialectique entre littérature et militantisme, mais aussi sur l'encadrement politique et intellectuel déployé par le PCF, que s'est engagée la discussion sur l'œuvre de Jean-Richard Bloch après la Première guerre mondiale². Il s'agira ici de replacer dans le cadre

1. Voir Nicole RACINE, « Jean-Richard Bloch », *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français*, collection Jean Maitron, t. 44, « Biographies nouvelles », 1789-1939, (Dir. M. Cordillot, C. Pernetier, J. Risacher), Paris, Les Editions de l'Atelier, 1997, en ligne actualisé sur le site de l'association Etudes Jean-Richard Bloch, [www.etudes-jean-richard-bloch.org].

2. Voir notamment les contributions dans *Jean-Richard Bloch ou l'écriture et l'action*, (Dir. Annie ANGREMY et Michel TREBITSCH), Paris, Bibliothèque nationale de France, 2002.

général de la « biocratie communiste » un projet d'écriture de témoignage engagé, porté dès les années 1920 par deux séries parallèles d'ouvrages – récits de voyages et essais d'actualité, qui lui permet après son premier séjour à Moscou en 1934 de répondre à l'injonction de témoigner sur l'URSS. On verra alors comment, avec *Moscou-Paris* (1947) puis *L'homme du communisme, portrait de Staline* (1949) publié deux ans après la mort de l'auteur, le glissement sectaire du style et l'auto-mise en scène d'une relation à sa « seconde patrie spirituelle » et à Staline après 1945 peuvent être mis en regard avec la période de la guerre, rupture dans le processus de création et épreuve intime pour l'écrivain, étape dans la fabrication du héros communiste pour le PCF.

L'écrivain dans la « biocratie communiste »

Les historiens ont retrouvé depuis plusieurs années une curiosité pour les individus, les expériences dans leurs discontinuités, la constitution de sens par les acteurs, l'intériorisation des normes, mobilisant de nouvelles sources telles que les archives de soi, écrits intimes ou correspondances, mais aussi les processus de surveillance et de fichage. Ce questionnaire prend une dimension particulière quand il s'applique aux communistes, tant le « dispositif d'imposition d'identités d'État et de parti³ » qui se développe dans les partis communistes et en Union soviétique à partir des années 1920 et surtout 1930 entraîne des modes originaux d'expression autobiographique. Un écrivain communiste français peut-il écrire sur lui-même ? Posée pour le moment stalinien du communisme, des années 1930 aux années 1950, la réponse négative semble s'imposer, illustrée *a contrario* par l'irruption du moi chez Aragon après 1956. L'explication n'est-elle pas tout simplement générationnelle ? La première cohorte des écrivains communistes français était composée d'hommes jeunes, intensément sollicités par l'actualité politique et marqués par deux guerres, lancés dans l'action peut-être plus que dans la prise de distance réflexive. Cette réponse ne peut cependant satisfaire totalement qui s'intéresse aux intellectuels communistes en cherchant précisément à lire ensemble les contraintes externes et les choix personnels – politiques autant que d'écriture. Tout un ensemble de travaux récents⁴ a montré comment le projet marxiste (la classe

3. L'expression est de Claude PENNETIER et Bernard PUDAL dans *Autobiographies, autocritiques, aveux dans le monde communiste*, (dir. Claude PENNETIER, Bernard PUDAL), Paris, Belin, 2002.

4. Voir surtout *Parler de soi sous Staline. La construction identitaire dans le communisme des années trente*, (Dir. Brigitte STUDER, Berthold UNFRIED, Irène HERMANN), Paris, éd. de la MSH, 2002 ; Irina PAPERNO, « Personal Accounts of the Soviet Experience », *Kritika* 3/4, 2002, p. 577-610 ; *Autobiographical Practices in Russia/Autobiographische Praktiken in Russland* (Dir. Jochen

ouvrière comme acteur collectif révolutionnaire, le parti étant son avant-garde) interprété par les dirigeants bolcheviks, contribua à faire du monde communiste une « biocratie » (Bernard Pudal) hiérarchisée par des itinéraires politiques et sociaux collectivement mis en scène. Quand l'homme communiste parlait de lui, c'était à travers les questionnaires autobiographiques devenus obligatoires pour les cadres dans les années 1930, les récits de soi collectifs, mais aussi les autocritiques et les aveux face à la police politique. En considérant comme un même corpus ce « mythe prolétarien » qui structurait aussi les biographies des chefs et les nécrologies, on insiste sur le fait que cette héroïsation individuelle ou collective ne légitimait la vie privée qu'au service d'un engagement public, exposé au regard de la société et soumis à l'injonction d'un constant discours de perfectionnement. La forte tradition d'écrits autobiographiques dans l'intelligentsia russe⁵, incarnée peut-être pour la dernière fois par Maxime Gorki, disparut ainsi dans les années 1920, tandis qu'elle survécut dans l'émigration.

On a pu écrire sans plaisanter complètement que l'autobiographie de Staline fut l'*Histoire du Parti communiste bolchevik*, largement due à sa plume, et qui devint la référence théorique et historique majeure de la fin des années 1930. Dans l'URSS des années 1930, l'autobiographie ne pouvait plus, en effet, que s'insérer dans un projet collectif (récit de formation ouvrière, de guerre civile puis après 1945 de guerre « patriotique »), tandis que se développait la biographie soigneusement contrôlée du chef et du héros, et le culte de personnalités incarnant un destin collectif. L'ordre partisan prit le pas sur l'ordre littéraire : l'intellectuel exemplaire devint Staline ou Maurice Thorez. Ainsi, Henri Barbusse, membre du PCF depuis 1923, rédigea la première biographie en français de Staline dans laquelle il n'intervenait jamais à la première personne, tandis que Romain Rolland, compagnon de route de la période antifasciste du communisme soviétique, demanda en vain en 1935 au Kremlin l'autorisation de publier son entretien avec Staline dont le texte avait pourtant été révisé par les Soviétiques⁶. Après la guerre, Louis Aragon ou Jean Fréville, qui avait été la plume de Thorez pour *Fils du peuple*, autobiographie qui

HELLBECK), Göttingen, V & R Unipress, 2004; Sheila FITZPATRICK, *Tear Off The Masks!: Identity and Imposture in 20th century Russia*, Princeton University Press, 2005.

5. Barbara WALKER, « On Reading Soviet Memoirs : a History of the 'Contemporaries' Genre as an Institution of Russian Intelligentsia Culture, from the 1790s to the 1970s », *Russian Review*, 59-3, 2000, p. 327-352.

6. Henri BARBUSSE, *Staline, un monde nouveau vu à travers un homme*, Paris, Flammarion, 1935. Romain ROLLAND *Voyage à Moscou (juin-juillet 1935)*, (éd. Bernard DUCHATELET), Paris, Albin Michel, 1992 et « Tysjači ljudej vidjat v SSSR voploščenie svoih nadeždah », publication annotée de l'entretien de STALINE avec R. ROLLAND le 28 juin 1935, *Istočnik*, 1996-1, p. 140-152.

n'est en réalité⁷ que la mise en scène d'une trajectoire exemplaire, allaient à leur tour se consacrer aux biographies édifiantes d'intellectuels communistes héroïsés, Gabriel Péri et Henri Barbusse. Dans une lettre à Jean-Richard Bloch, Jacques Duclos, numéro deux du PCF, approuvait en mars 1939 l'idée d'un article dans la *Nouvelle Revue française* dans lequel Bloch reviendrait sur le cheminement de son adhésion au parti⁸. Il semble fort peu probable que même en des circonstances historiques moins troublées, un tel témoignage de conversion, provenant d'un écrivain membre du parti et non plus seulement compagnon de route, eût reçu *l'imprimatur*.

L'écrivain communiste n'écrivait à l'évidence pas ce qu'il voulait, mais il faut se garder de lire à la lumière rétrospective de la guerre froide le contexte des années 1930. Car si l'emprise partisane se durcissait à l'intérieur du PCF dirigé par Maurice Thorez, ce moment politique fut aussi celui d'une ouverture des alliances antifascistes. C'est dans ce cadre que le réalisme socialiste imposé en URSS connut en France une première acclimatation, mais sans être imposé comme nouveau canon esthétique⁹. De plus, il faut soigneusement distinguer ce qui était alors demandé aux membres du parti, où Jean-Richard Bloch ne ré-adhéra qu'en 1937 ou 1938, et aux écrivains sympathisants, « compagnons de route » selon l'expression née de la plume de Trotski, importée et adaptée en Occident. Ces derniers ne joignaient pas nécessairement leur voix à l'anti-intellectualisme, à la méfiance envers l'esprit critique présenté comme une survivance de l'individualisme bourgeois qui se développèrent alors au PCF et auxquels un Paul Nizan dut sacrifier. André Gide demeura ainsi placé jusqu'à son retentissant et critique *Retour d'URSS* en 1936 sur le devant de la scène des « amis de l'URSS », sans renoncer le moins du monde à son ostensible narcissisme occidental. Jean-Richard Bloch comme André Malraux, tous deux invités au congrès des écrivains soviétiques de 1934 à Moscou et soumis au feu roulant des attaques contre la littérature petite-bourgeoise artificielle, abstraite et psychologisante, y défendirent fermement l'individu et la liberté de création contre un art étroitement militant.

7. Bernard PUDAL, *Prendre parti. Pour une sociologie historique du PCF*, Paris, Presses de la FNSP, 1989.

8. Bibliothèque nationale de France, fonds Jean-Richard BLOCH (plus loin BNF – fonds JRB), lettres, t. XVII, f. 370, lettre de Jacques DUCLOS 28 mars 1939.

9. Voir *Sociétés et Représentations*, dossier « réalisme-socialiste », CRDHDESS-université Paris I, n° 15, décembre 2002, notamment les contributions de Philippe BAUDORRE, Nicole RACINE, Michel TREBITSCH, et plus généralement sur la décennie, Marc LAZAR, *Le communisme, une passion française*, Paris, Perrin, 2005.

« L'heure est aux correspondants de guerre, non aux écrivains » : l'injonction du témoignage engagé

Dans ce cadre de possibles et de pensables, quelle forme prit chez Jean-Richard Bloch l'écriture de soi dans la seconde moitié des années 1930, qui fut précisément le moment de son évolution vers un PCF dont il s'était éloigné au moment de la « bolchevisation » du parti ? Particulièrement curieux des modes d'expression littéraire, dont il avait testé une vaste palette, roman, théâtre, poésie, haïku, critique ou compte rendu, Bloch s'était aussi fait, au sortir d'une première guerre mondiale qui l'avait profondément marqué, essayiste. Témoin engagé des bouleversements économiques et politiques du monde contemporain, il avait mis en œuvre dès 1920 une série de publications parallèles, essais d'actualité d'un côté (« Essais pour mieux comprendre mon temps ») et récits de voyages de l'autre (« À la découverte du monde connu »). L'un et l'autre de ces deux genres se multipliaient dans l'entre-deux-guerres et faisaient une large place à la mise en scène du « moi » de l'auteur. Ce furent peut être les récits de voyages qui déploieront après 1918 le plus d'innovation littéraire par rapport à la production du XIX^e siècle dans laquelle ils s'enracinaient pourtant, synthèses originales de l'enquête sociale (qu'on songe aux carnets d'Émile Zola), du pèlerinage littéraire, des carnets et journaux de l'écrivain¹⁰. Les témoignages sur les expériences politiques étrangères ou coloniales devinrent le sujet privilégié de la contamination mutuelle des genres du roman engagé, du grand reportage et du récit de voyage, souvent chez les mêmes auteurs (Malraux, Hemingway, mais aussi Joseph Kessel, Gaston Leroux, Georges Simenon). Jean-Richard Bloch y sacrifia tant sous la forme d'ouvrages (depuis *Sur un cargo* en 1924) que d'articles, telle la série qu'il consacre à l'Allemagne et à « l'Europe du milieu » dans la revue *Europe* en 1929.

Dans ce contexte éditorial, les intellectuels français répondaient à leur manière à l'injonction de témoigner venue d'URSS. Après la révolution d'octobre, le témoignage sur l'URSS était en effet rapidement devenu un genre à part, en ce qu'il inscrivait la réalité vécue, l'attestation personnelle du témoin, dans un violent débat politique qui portait sur la vérité des analyses de l'expérience soviétique¹¹.

10. cf. Michel TREBITSCH, « Jean-Richard Bloch et l'art du commentaire », in « L'écrivain journaliste », *Littératures contemporaines*, n° 6, Paris, Klincksieck, 1999, p. 121-142 ; *Roman et récit de voyage*, (dir. Marie-Christine GOMEZ-GÉRAUD, Philippe ANTOINE), Paris, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2001 et Myriam BOUCHARÉNC, *L'écrivain reporter au cœur des années trente*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2004.

11. Je me permets de renvoyer à mes travaux sur ce thème, notamment Sophie CŒURÉ, *La grande lueur à l'Est. Les Français et l'Union soviétique (1917-1939)*, Paris, Le Seuil, 1999. Cf. aussi

Dans un contexte polémique dès 1917, le premier contact avec le pays des Soviets s'était imposé pour tout voyageur comme un moment clé, lourd d'une signification politique qui faisait appel à des registres multiples, de la démonstration statistique des réussites ou des échecs soviétiques à la restitution d'une émotion personnelle. L'enjeu se faisait d'autant plus actuel qu'on prenait conscience, certes encore partiellement comme le montrent les archives désormais ouvertes, de la mise en œuvre par Moscou d'une propagande destinée à diffuser une image positive et à présenter les réalisations du socialisme en modèle. Dès avant son premier séjour en URSS, Jean-Richard Bloch avait été pris comme d'autres dans le filet d'une diplomatie culturelle soviétique systématique et inventive¹², qui mobilisait habilement divers instruments, tels la correspondance flatteuse et amicale ou la traduction des œuvres en russe.

L'invitation sur place dans des voyages sous surveillance et dans des conditions matérielles très séduisantes, suivie de la demande de témoignage et de conférences au retour, était au cœur du dispositif d'influence soviétique. Jean-Richard Bloch séjourna en URSS pour la première fois à l'occasion de son invitation au congrès des écrivains soviétiques de l'été 1934, alors que se développaient la mobilisation antifasciste, la « défense de la culture » et un philosoviétisme diffusé bien au-delà de la gauche socialiste et communiste. On a vu que l'écrivain y avait défendu l'autonomie de création. Au retour, une lettre au commissaire du peuple qui l'avait accueilli en Arménie soviétique exprimait son éloge des « résultats stupéfiants » obtenus par l'URSS et son adhésion à l'injonction de témoigner, qui, étant donné l'encadrement du récit biographique des membres du parti, était précisément adressée en priorité aux compagnons de route :

J'essayerai sans nul doute de traduire par la plume les impressions profondes et émouvantes que je rapporte de ce trop bref contact. Je souhaite également répandre, par la parole en France, le témoignage de ce que j'ai vu. Je lui donnerai le plus d'éclat possible. Ce sera le témoignage tangible de ma reconnaissante fidélité et me donnera l'illusion d'être encore présent parmi vous¹³.

Fred KUPFERMAN, *Au pays des soviets. Le voyage français en Union soviétique (1917-1939)*, Paris, Gallimard, coll. « Archives », 1979 et Rachel MAZUY, *Croire plutôt que voir. Voyages français en Russie soviétique (1917-1939)*, Paris, Odile Jacob, 2002.

12. cf. Ludmila STERN, *Western Intellectuals And the Soviet Union, 1920-1940. From Red Square to the Left Bank*, Londres, Routledge, 2006.

13. BNF – fonds JRB, lettres, t. XVIII, f. 244 lettre à Erto EGAZARIAN, 6 octobre 1934. Sur l'accueil privilégié des époux Bloch en URSS, cf. Ludmilla STERN, « Journal du voyage en URSS de Marguerite et Jean-Richard Bloch », in *Jean-Richard Bloch ou l'écriture et l'action*, op. cit., p. 231-341.

D'une manière moins systématique que Paul Nizan, membre du parti témoignant sur l'URSS après presque un an de séjour, Jean-Richard Bloch pratiqua un double registre d'écriture en fonction du médium et du lectorat : revues littéraires et presse du Front populaire d'un côté, presse communiste et para-communiste de l'autre¹⁴. Il ne sacrifia pas à un genre déjà stéréotypé, le « retour d'URSS », et témoigna de son expérience soviétique pour partie dans des publications liées au PCF, *Russie d'aujourd'hui*, la revue des « Amis de l'URSS », ou *Littérature internationale*, l'organe de l'Association internationale des écrivains révolutionnaires, mais avant tout dans sa chronique de la revue *Europe*. Il y mettait en scène sa conviction personnelle, voire son émotion, comme lorsqu'il confessait avoir eu du mal à résister aux larmes en serrant la main à Okhlopov, metteur en scène du Théâtre réaliste de Moscou¹⁵. Il souscrivait aussi à un certain nombre de thèmes de la propagande culturelle des Soviets, que ce soit l'éloge du théâtre pour le peuple, ou la justification d'inégalités sociales présentées comme provisoires. Il s'y autorisa cependant des critiques, même si elles étaient *de facto* délégitimées à peine présentées. Cette mise à distance s'opérait par le biais d'une mise en récit moins personnelle, quand il conseillait à un interlocuteur imaginaire, « flâneur salarié » filmant Moscou pour le gouvernement soviétique, de ne pas garder au montage, mais de conserver dans les Archives des Soviets, les prises de vues témoignant des « dégâts » liés à l'excès de zèle et à « l'ivresse dionysiaque » des brigades de choc détruisant massivement les églises de la capitale russe. Plus loin, c'est dans la bouche d'un critique d'art soviétique défendant le mauvais goût comme « étape obligée » de l'éveil du peuple que Jean-Richard Bloch plaça la critique ironique de son propre scepticisme face aux régressions architecturales du réalisme socialiste¹⁶.

Bloch assumait donc en quelque sorte toujours d'être un compagnon de route, écrivain petit-bourgeois héritier des intellectuels engagés du dreyfusisme, n'hésitant pas à présenter son cheminement et ses doutes. On peut voir cependant dans l'ensemble de ses témoignages sur l'URSS un premier pas de côté par rapport aux autres ouvrages de la série « À la découverte du monde connu ». Le ton n'y était pas tout à fait le même que celui des livres des années 1920, ni même du grand témoignage qu'il publia en 1936 au retour de Madrid en guerre, *Espagne, Espagne!* Car en parlant

14. Sophie CŒURÉ, « Les récits d'URSS de Paul Nizan : à la recherche d'un réalisme socialiste de témoignage. Suivi d'extraits inédits de Souvenirs de Bakou, de Paul Nizan », *Sociétés et Représentations*, dossier « réalisme-socialiste », *op. cit.*, p. 99-112.

15. « Deux représentations théâtrales », *Europe*, 15 février 1935, repris dans *Moscou-Paris. À la découverte du monde connu*, éd. Raison d'être, 1947, chapitre IV.

16. « Mort et résurrection de Moscou », *Europe*, 15 mars 1935 et « Le peuple a droit à des colonnes », *Europe*, 15 juin 1937, repris dans *Moscou-Paris*, *ibidem*.

de la patrie du socialisme, l'auteur ne choisissait pas seulement son camp dans l'engagement collectif de l'intellectuel en démocratie. Il se coulait dans un discours politique de défense d'un certain nombre de thématiques imposées par Moscou, et par là même de dissimulation de choses vues ou sues. « Je me tais, par respect pour l'œuvre admirable accomplie en URSS, parce que le compte créditeur de la révolution bolchevique dépasse à tel point son compte débiteur qu'il ne faut rien faire ou dire qui puisse se tourner contre *le bloc* qu'est l'État socialiste » écrivit-il à Romain Rolland en octobre 1936, dans l'une des rares lettres où il confessa son malaise face aux grands procès de Moscou¹⁷. Se justifiant, comme tant d'autres, par l'adhésion à l'espoir né en 1917 et par le contexte politique, Bloch n'écrivit cependant jamais publiquement, comme le ferait tardivement Romain Rolland, sur le mouvement qui le portait à éluder les défauts du régime soviétique. Réticent à l'écriture réaliste socialiste et à l'art de parti, il n'en plaçait pas moins son témoignage engagé dans une logique de contrainte consentie.

On connaît bien désormais l'évolution de Jean-Richard Bloch vers l'engagement au PCF au moment du Front populaire et l'acceptation de la codirection du quotidien communiste *Ce Soir* avec Aragon, qui furent parallèles à l'assèchement de la création littéraire romanesque, poétique ou théâtrale (si l'on excepte l'échec de la tentative unique de spectacle total avec « Naissance d'une cité »)¹⁸. La renonciation se fit pleinement réflexive dans l'attention portée par Bloch au sens et à la manipulation des mots, parfois devenus « cadavres de mots » (*Destin du siècle*, 1931), et dans la prise de conscience de l'urgence des temps, avec le choc plusieurs fois relaté de l'expérience espagnole : « L'heure est aux correspondants de guerre, non aux écrivains » écrivit-il dans *Espagne, Espagne*. Si l'interrogation sur la soumission de l'individu au mouvement de l'histoire n'était pas particulièrement originale dans la France de *La Trahison des clercs* (Julien Benda, 1927) et de l'antifascisme des années 1930, l'appréhension aiguë de la marche vers le sacrifice de la littérature et de l'expression personnelle l'était davantage. Avant de partir à Moscou, l'écrivain avait exprimé l'inquiétude de ne plus trouver le temps de « continuer son travail de création », « continuer les bouquins en train¹⁹ ».

17. Jean ALBERTINI, « Deux lettres inédites de Jean-Richard Bloch et Romain Rolland (7 et 10 octobre 1936) » in *Retrouver Jean-Richard Bloch*, (Dir. Tivadar GORILOVICS), Studia Romanica, Université de Debrecen, fasc. XVIII, 1994.

18. cf. Nicole RACINE, « Jean-Richard Bloch ou les épreuves de la fidélité », in *Jean-Richard Bloch ou l'écriture et l'action*, op. cit. et Michel TREBITSCH, « Avez-vous lu Jean-Richard Bloch? Conventions et interprétations d'une infortune littéraire », en ligne sur www.ihp.fr.

19. BNE, fonds JRB, lettres, t. XVIII, f. 249, s.d., réponse au télégramme d'invitation ; f. 252, lettre à Ilya Ehrenbourg, 29 juin 1934.

En 1937, dans son discours au second congrès international de l'Association des écrivains pour la défense de la culture, il revint sur la tension entre « écrire des histoires » ou « faire de l'histoire²⁰ ». Il datait alors d'août 1914 le tournant vers « les moments douloureux [...] des renversements, quand les signes relatifs de l'écrivain et de la société changent de sens, quand l'événement arrache violemment l'écrivain à son climat familier, à un palier paisible, à ses habitudes d'inspiration et de production reçues de ses maîtres, pour le jeter dans le creuset où l'avenir est en fusion ». Les écrivains devenaient les « menés », les « aveugles », les « consultants » du peuple, mais l'auteur refusait de voir dans ce renversement un sacrifice ou une souffrance. Revenant sur le choc de l'expérience de l'Espagne martyre contrastant avec la « France des pêcheurs à la ligne », il affirmait suivre toujours sa « vocation d'écrivain, prise dans le sens le plus strict de ces deux mots ». Pour autant, il ne publia rien entre 1937 et 1941, date de son départ pour Moscou.

« Un acte de foi pure » : *Moscou-Paris et Staline* *l'homme du communisme*

Qu'en est-il après 1945 de ce témoignage engagé qui lui avait permis de concilier écriture personnelle et combat antifasciste, et s'était effacé avec l'engagement proprement communiste dans le contexte politique de 1937-1940? Doublement menacé comme communiste et comme juif, Jean-Richard Bloch reçut un sauf-conduit soviétique qu'il utilisa en avril 1941 avec sa femme Marguerite Herzog, la sœur d'André Maurois, pour traverser l'Allemagne alliée de l'URSS et gagner Moscou²¹. Les quarante-quatre mois passés en Union soviétique furent pour lui le moment d'une triple rupture : rupture de création, avec l'exil linguistique et la perte de tous ses manuscrits en cours brûlés dans un train, rupture politique avec son entrée dans les cercles restreints du pouvoir, informateur de l'Internationale communiste sur la France, chargé par l'Union des écrivains de « l'action parmi les intellectuels des pays capitalistes sur les questions française et soviétique », rédacteur des communiqués en français de Radio-Moscou. La troisième rupture fut intime : J.-R. Bloch ignora jusqu'à son retour la mort de sa mère à Auschwitz, de sa fille et de son gendre dans la Résistance communiste. Coupé de toute information sur la France, il recréa en Union soviétique, où il était l'hôte de l'union des écrivains, un cercle intime dont témoignent ses correspondances amicales après guerre.

20. « Écrire des histoires ou faire de l'histoire », *Europe*, 15 août 1937.

21. Nicole RACINE, « Jean-Richard Bloch 1939-1941, de l'interdiction de *Ce Soir* au départ pour l'URSS » in *Retrouver Jean-Richard Bloch*, *op. cit.* p. 121-140.

Mais ce remodelage des relations se déploya sous une contrainte partagée avec les intellectuels soviétiques. L'exilé vécu dans un « appartement communautaire virtuel²² », défini par les privilèges (ainsi lors de l'évacuation des membres du parti à Kazan après l'attaque nazie) mais aussi la peur. Il sembla accepter sans inquiétude publique la disparition dans les purges de 1937-1940 d'une partie des relations nouées en 1934, écrivains ou interprètes. Jean-Richard Bloch entraînait ainsi dans des codes soviétiques où la frontière entre privé et public était largement brouillée par rapport à la France « bourgeoise », où l'écrivain ne publiait ni pour lui, ni pour des lecteurs qui le choisissaient, mais pour la société incarnée par ses dirigeants. Les doubles des lettres qu'il a conservées manient avec aisance le style ampoulé des élites soviétiques et montrent la claire conscience d'un lectorat multiple. Il écrivit ainsi à Molotov en 1944 une lettre, confiée à l'ambassade soviétique lors d'une escale à Téhéran, dans laquelle il répondait aux toasts portés lors de son départ et chargeait le commissaire du peuple aux Affaires étrangères de transmettre son « salut respectueux au camarade Staline » :

En qualité de témoin de la prodigieuse épopée nationale soviétique au cours de ces trois années et demie, et en qualité d'écrivain, j'étais tenté de porter à mon tour un toast aux "forces invisibles" qui avaient animé la résistance et la lutte héroïques du peuple soviétique – à savoir l'esprit de ses intellectuels, la foi brûlante et agissante de ses poètes et de ses savants, de ses artistes et de ses dirigeants, et par dessus tout le génie du camarade Staline²³.

Le diplomate Jean Cathala, qui l'avait côtoyé à Moscou, esquissera plus tard le portrait cruel d'un homme qui « n'écrit plus que pour servir » lui vantant l'écriture sous contrôle de la censure qui « enseigne à être cartésien », et qui, remarquablement informé sur les années terribles, les déportations et les suicides, ne comprenait pas que ses amis moscovites lui faisaient partager ce savoir comme « une bouteille à la mer pour la France²⁴ ». Cathala soulignait cependant que les années 1941-1944 furent aussi « l'entracte d'ouverture » de la politique d'union sacrée menée par Staline, qui semblait annoncer un relâchement du dogme politique et littéraire.

En décrivant ironiquement le « sourire émerveillé de l'enfant qui aurait vécu un conte de fées », Cathala proposait une clé pour lire l'attitude de Jean-Richard

22. Irina PAPERNO, « Personal Accounts of the Soviet Experience », *op. cit.* Cf. sur cette période Cécile VAISSIÉ, *Les ingénieurs des âmes en chef. Littérature et politique en URSS (1944-1986)*, Paris, Belin, 2008. Le fonds concernant le séjour de J.-R. Bloch en URSS pendant la guerre aux Archives d'État russes de littérature (RGALI) n'a pas encore été exploité.

23. BNF – Fonds JRB, lettres, t. XXXIV, f. 411, lettre à Molotov du 26 décembre 1944.

24. Jean CATHALA, *Sans fleur ni fusil*, Paris, Albin Michel, 1981, p. 313 sq.

Bloch à Moscou comme à son retour en France début 1945 : le sentiment de dette, de sauvetage quasi miraculeux d'où, comme l'a montré Catherine Fhima, l'effacement de l'identité juive au profit de l'universalisme soviétique, au prix d'un aveuglement consenti²⁵. Cette recomposition identitaire, parachevée par la sidération des deuils personnels connus en 1945, était manifeste dès 1941 dans la lettre à Staline dont nous publions en annexe le double conservé par l'auteur. L'ordre des termes de la présentation de soi y est significatif : « Écrivain communiste, antifasciste, "non-aryen", surtout écrivain français totalement dévoué à mon peuple et à sa patrie. » La restitution autobiographique faisait part au sentiment d'amour, légitime – et même obligatoire lorsqu'un citoyen soviétique (ce que Jean-Richard Bloch venait de devenir) s'adressait à son chef. La réinterprétation d'un itinéraire purgé *a posteriori* de ses doutes y était sensible (« J'ai toujours été attentif aux leçons du marxisme-léninisme et à celle de la haute philosophie politique dont vous avez, camarade Staline, édifié le monument »), de même que dans la lettre de 1944 à Molotov déjà citée, où il faisait de l'URSS sa « seconde patrie spirituelle depuis 1917 ».

À son retour, Bloch reprit, en même temps que la direction de *Ce Soir*, un engagement politique plus affirmé comme intellectuel organique du parti, député au Conseil de la République, membre fondateur de l'association « France-URSS », médiateur officiel du parti avec les écrivains soviétiques et yougoslaves. Dès lors, la continuité n'est-elle qu'apparente avec le double projet d'essais engagés lancé avant guerre ? En quoi la part autobiographique de l'écriture fut-elle influencée par une évolution personnelle acritique, revendiquée dans ce poème écrit en 1941 et publié après sa mort : « Mais je crois en vous, peuples d'URSS et de France/ Nette comme un acte de foi pure/Au fond des doutes et des revers/En vous j'ai mis ma confiance²⁶ » ? En 1947 paraissait *Paris-Moscou*, dans la série « À la découverte du monde connu ». Bloch le dédiait à Maurice Thorez, devenu son ami en URSS. Il proposait un ouvrage en six parties, composé d'articles déjà publiés ou d'allocutions prononcées, dont les cinq premières rassemblaient les facettes de son expérience soviétique depuis 1934, suivies « en manière d'épilogue » d'une analyse de la situation européenne rédigée après les accords de Munich. Les thèmes et l'écriture des articles postérieurs à 1944 illustraient ce que Bloch nommait, dans une conférence de 1946, la « responsabilité du talent » : disparition de tout

25. Catherine FHIMA, « Jean-Richard Bloch, ou comment concilier judaïsme et socialisme » in *Les intellectuels et le communisme en France (1944-1947)*, dossier des *Cahiers Jean-Richard Bloch*, 14-2008, p. 61-84, et l'ensemble de ce dossier pour la période du second après guerre.

26. « Octobre 1941 » in *Les plus belles pages de Jean-Richard Bloch présentées par Aragon*, Paris, La Bibliothèque française, 1948.

élément critique, éloge attesté par l'expérience personnelle de la « franchise » et de la « liberté » de l'Union des écrivains soviétiques, de la « vraie démocratie », d'une « société au service de l'homme », réécriture de l'histoire avec l'affirmation de l'existence d'une résistance communiste dès le printemps 1940.

Jean-Richard Bloch s'autorisait dans *Paris-Moscou* des éléments d'autobiographie, ce que ne faisaient pas d'autres écrivains communistes, même les plus en cour comme Aragon. Il n'en appelait ni à son âge (60 ans) ni à son vécu tragique (aucun résistant communiste n'écrivait alors sur lui-même), mais en passait par le détour du témoignage sur l'URSS. Le ton convenu du reporter (« Depuis une heure, notre gros Douglas étale ses ailes immobiles, dans l'atmosphère glacée, et nous emporte vers le Sud »), les détours pédagogiques d'histoire de la guerre, le mode exalté de l'inscription dans le récit collectif soviétique (« miracle », « prodige » de l'évacuation de 1941) faisaient place dans le premier chapitre à l'émotion personnelle de l'arrivée à l'aéroport du Bourget (« Comprenez-vous que la tête m'ait tourné et qu'il s'en soit fallu de peu que mes genoux se soient dérochés ») mais pour peu de lignes. L'émotion s'effaçait rapidement devant l'autoportrait plus convenu de l'écrivain mobilisé :

Finie l'absence ! Te voici de retour au milieu de tiens... ou de ce qu'il en reste... Ne demeure pas hypnotisé par le passé ; fixe les yeux sur l'avenir. Sens en toi la fierté non seulement de ce passé mais aussi, mais surtout de cet avenir. Il est grand, il est dégagé : il est ce que tu le feras. Au travail et bon courage²⁷ !

Le statut de *Staline, l'homme du communisme* est plus ambigu, car Jean-Richard Bloch disparut avant d'avoir mis en forme le tapuscrit de cette conférence de 1946 à l'association « France-URSS ». On sait notamment que le titre du livre publié en 1949, qui fait écho au sous-titre de la biographie de Barbusse (« un monde nouveau vu à travers un homme ») en en inversant significativement les termes, n'avait sans doute pas été choisi par lui. Pour autant, l'orateur avait retravaillé ce texte²⁸ pour une publication dans la collection « Essais pour mieux comprendre mon temps », poursuivant ainsi la série parallèle inaugurée dans les années 1920. Comme dans *Paris-Moscou*, l'usage de la première personne, qui contrastait avec le livre impersonnel d'Henri Barbusse, s'autorisait de la posture du témoin. Les premiers paragraphes reprenaient ce qui était devenu depuis les années

27. *Paris-Moscou, op. cit.*, chap. 1 « Moscou-Paris » (reportage sur son retour publié dans *Ce Soir*).

28. BNF-Fonds JRB, Œuvres, t. XL, f. 192-253, Conférence sur Staline. 1946. Texte dactylographié dicté et corrigé de la main de J.-R. BLOCH. Première publication dans *Europe*, n° 47-48, décembre 1949, p. 3-42 puis *L'homme du communisme, portrait de Staline*, Paris, Éditions Sociales, 1949. Cf. Wolfgang KLEIN, « L'Homme du communisme. Portrait de Staline par Jean-Richard Bloch » in *Retrouver Jean-Richard Bloch, op. cit.*, p. 43-54.

1920 un stéréotype : opposer les « mensonges » et les « idées ténébreuses » sur l'URSS à une vérité appuyée sur l'expérience vécue : « Si je me crois autorisé à venir vous parler ce soir de Staline, ce n'est pas parce que j'ai de lui une connaissance livresque, c'est que non seulement j'ai, comme beaucoup de milliers de personnes, aperçu Staline à plusieurs reprises dans des manifestations publiques à Moscou, mais parce que j'ai eu le privilège de l'approcher personnellement. » L'orateur justifiait l'impossibilité d'une « biographie psychologique » de Staline par les attendus de l'identification du chef à son destin : « Staline se présente à nous uniquement comme le serviteur de la Révolution bolchevique, de l'État socialiste et du peuple soviétique ». La seconde partie du texte était la plus personnelle : Jean-Richard Bloch y décrivait ses huit rencontres avec Staline, depuis 1934, « saison ensoleillée d'espairs et de victoires », en 1941 où Bloch se faisait le « témoin attentif et angoissé du drame où se jouait la liberté du monde et notre destin à tous », puis 1944 et le récit d'un dîner d'anthologie avec la délégation française accompagnant le général de Gaulle à Moscou. Contrairement à ce qu'il avait affirmé quelques lignes plus haut, il esquissait un portrait psychologique et anecdotique de Staline en tout point conforme aux biographies autorisées parues en Occident (Henri Barbusse et après 1945 Emil Ludwig et John Thomas Murphy) : fausse impassibilité, bonhomie, malice, gaîté, humour, bonté, humanité, sensibilité, attention constante à la littérature, rudesse justifiée envers les ennemis de la révolution, solidité physique mais mains fines, activité infatigable du veilleur observée la nuit par l'auteur depuis son hôtel donnant sur le Kremlin. Immergé pendant plusieurs années dans la société soviétique, Jean-Richard Bloch ne semblait d'ailleurs nullement penser que son public puisse être inquiet par les aspects du personnage qui entreraient moins de dix ans plus tard dans sa légende noire, comme l'alcoolisme, la menace (« les diplomates, il faut les supprimer » à Molotov), l'emprise sur les écrivains dont le sort était décidé par des appels téléphoniques nocturnes. La troisième partie s'achevait par le toast de Churchill à la conférence de Téhéran en 1944 : « À STALINE LE GRAND ».

Le glissement sectaire du contenu et du style, abdiquant la dimension critique et l'éclectisme encore présents dans les témoignages sur l'URSS publiés dans *Europe* avant guerre, plaçaient ainsi nettement les bribes autobiographiques au service de la biographie édifiante et du récit partisan. La mort de l'auteur le figea dans cette posture sans qu'on puisse deviner la position qu'il aurait prise face au durcissement idéologique jdanovien, à la condamnation du formalisme et de l'individualisme décadents édictée par le PCF dès 1947. Aragon, qui regrettait en 1948 dans l'introduction aux *Plus belles pages de Jean-Richard Bloch* qu'il soit de moins en moins lu, devenu « plus un nom qu'un écrivain, un homme politique qu'un homme »,

n'en construisait pas moins dans le même temps la statue d'un héros communiste canonisé par le martyre de sa famille, sacrifice collectif qui prouvait la sincérité de « principes qui n'avaient l'air de ne toucher qu'au langage ». Pour autant, les notes préparatoires de Jean-Richard reflètent la persistance d'une réflexivité sur l'exercice de la biographie, ainsi lorsqu'il note :

Staline

Vie sans psychologie

Biographie apparemment sans personnalité

Mariage étroit de la biographie personnelle et de l'aventure politique

Pas de Moi apparent

Le Moi systématiquement refoulé, éteint, méprisé

Pas d'autre ligne que celle de la révolution, du socialisme, de la Russie²⁹

Les repentirs dans la préparation de la publication de la conférence rendent aussi compte par moments d'une tension consciente entre les genres littéraires possibles pour l'intellectuel communiste de 1946-1947, et d'une aspiration à rester, redevenir peut-être, un « écrivain » : « Ceci dit, je vais essayer d'abord d'évoquer devant vous l'homme vivant tel que je l'ai vu. L'homme dans sa vérité, dans son humanité, dans sa proximité. Je vais vous parler en romancier écrivain et non pas en homme politique³⁰. » On peut rapprocher cette notation des projets confiés à son ami Mikhaïl Apletin, responsable de la section étrangère de l'Union des écrivains, en avril 1946 :

J'écris actuellement un petit livre sur le camarade Staline à la demande d'un jeune éditeur qui désire ouvrir par ce livre une série d'ouvrages sur les grands hommes politiques de notre époque. [...] J'écris un livre de plus grandes dimensions sur mon séjour en URSS auquel je donne la forme non pas d'un reportage journalistique, mais d'un conte philosophique, – livre d'écrivain et non pas de publiciste³¹.

Ces différents moments d'écriture de soi vont dans le sens des analyses proposées par Michel Trebitsch, lorsque celui-ci insiste dans « Avez-vous lu Jean-Richard Bloch ? » sur l'importance de textes d'intervention modernes, qui ne se laissent jamais complètement enfermer dans une série ni dans un genre tout en évoluant incontestablement, en miroir de l'engagement politique de l'auteur, vers le sacrifice d'une création littéraire, abondante et diverse jusqu'à la fin des années 1920, au profit d'une écriture de l'essai et du journalisme, de moins en moins riche, critique, nuancée, personnelle, sincère. La quête littéraire de Bloch n'était pas

29. BNF-Fonds JRB, Œuvres, t. XL, f. 254.

30. *Ibidem*, f. 201.

31. BNF-Fonds JRB, Lettres, t. III, f. 84-85, lettre à Apletin du 23 avril 1946.

achevée quand il disparut prématurément, laissant ces deux derniers ouvrages marqués par l'entrée dans un mode d'écriture où le « je » ne prenait pas le sens d'une quête personnelle, où le « moi refoulé, éteint, méprisé » ne semblait guère poser problème au sein d'un projet politique qui recomposait les frontières du public et du privé et plaçait l'individu au service du collectif. Autoportraits éclatés, *Staline* et *Paris-Moscou* participent d'une écriture du témoignage sur l'URSS devenue peu à peu la seule forme d'intervention autobiographique non romancée possible pour l'écrivain communiste. L'abdication de la critique y était pour partie assumée, choisie, vidant de son sens la question de la sincérité, pour partie liée aux conditions de l'expérience soviétique, qui fut pour Bloch comme pour bien d'autres privilégiée et encadrée, mais aussi exceptionnellement marquée par la tragédie personnelle. Soulignons peut être pour conclure que Bloch eut la chance de naître et mourir dans la « démocratie formelle » qu'il condamnait en tant que communiste. En France, sa biographie ne fut pas réécrite sous contrainte par lui-même ni par un autre, il put insérer dans *Moscou-Paris* les articles d'*Europe* témoignant de son passé d'intellectuel critique, nulle Tchèque ne s'empara de la gigantesque « auto-archivage » qu'il constitua avec soin dès sa jeunesse et forme peut-être sa véritable autobiographie.

Bibliothèque nationale de France, fonds Jean-Richard Bloch
Lettres, tome XLIV, f. 249-50
De Moscou, le 1^{er} mai 1941

Camarade Staline,

Écrivain communiste, antifasciste, « non-aryen », surtout écrivain français totalement dévoué à mon peuple et à sa patrie, décidé à les défendre jusqu'à la mort contre l'abaissement, l'oppression, la mutilation, la trahison, j'ai dû me résoudre, contre mon désir le plus cher, à m'éloigner de mon pays où j'étais menacé par les occupants et par le gouvernement marionnette que ceux-ci y ont installé.

J'ai quitté avec douleur non seulement mes enfants engagés dans la lutte nationale au sein de notre Parti Communiste français, mon fils prisonnier politique en zone « libre », un de mes gendres prisonnier politique à Paris, ma vieille maman malade que je n'ai pas vue depuis un an, mais encore ce peuple, le mien – hier dupé, abandonné, vendu – aujourd'hui foulé, dépouillé, ruiné, réduit au désespoir, et qui se prépare tout entier, la rage au cœur et les poings serrés, à sa guerre de libération.

Mais je n'ai quitté tant d'êtres chers et de camarades valeureux que pour mieux collaborer à leur affranchissement, lequel ne trouvera son accomplissement qu'au sein de la grande Internationale des peuples libres. Car plus que jamais, la lutte pour la patrie apparaît comme un épisode inséparable de la lutte mondiale pour l'Internationalisme.

L'expatriation est toujours amère, quand bien même l'expatrié se voit reçu comme un frère parmi ses frères, avec les marques d'affection les plus touchantes et les plus éclatantes. Toutefois, plus heureux que les révolutionnaires de l'empire tsariste qui n'avaient le choix qu'entre la Sibérie et l'exil dans des pays capitalistes où leur sort fut difficile et leur condition précaire, nous trouvons à présent une terre d'asile et un accueil qui dépasse tout espoir. Cet asile, cet accueil nous ont été préparés par le sang, le martyr, la lutte opiniâtre, l'indomptable énergie et l'habileté politique de plusieurs générations de héros jaillis des terres qui forment aujourd'hui la grande Union soviétique.

Ce n'est pas tout encore : les autorités soviétiques avaient déjà, spontanément, et motu proprio, fourni à ma femme et à moi le document qui devait nous permettre d'atteindre sans difficulté les frontières de l'URSS ; hier, et sans que nous ayons à abdiquer notre nationalité d'origine (plus chère que jamais à nos yeux), elles nous ont remis le précieux passeport qui étend sur les sans foyer que nous sommes devenus, l'hospitalité fraternelle et l'incomparable protection de la puissance soviétique, patrie de tous les travailleurs du monde.

Je ne puis laisser passer cet événement mémorable et si émouvant pour nous sans vous demander, camarade Staline, à vous d'abord, au camarade Molotov ensuite, de recevoir l'expression de notre gratitude profonde pour ce geste bienveillant de confiance, de bonté et d'encouragement.

Nous espérons nous montrer dignes de cette confiance, nous entendons reconnaître cette bonté, et prouver que cet encouragement ne nous aura pas été adressé en vain.

J'ai toujours été attentif aux leçons du marxisme-léninisme et à celle de la haute philosophie politique dont vous avez, camarade Staline, édifié le monument à la fois par la théorie et la pratique en conduisant les peuples soviétiques à la prospérité, à l'indépendance, à la dignité, à la paix. Comment ne prendrions-nous pas exemple sur cette expérience unique dans l'histoire du monde? Comment ne pas redoubler de zèle – dans le cadre de mon activité d'écrivain – pour contribuer à étendre le bénéfice de cette sagesse et de cet enseignement magnifiques à ma patrie française, qui paie si cruellement l'effondrement de sa classe dirigeante et la trahison de ses cadres capitalistes?

Je n'avais certes pas besoin d'une incitation nouvelle à chérir – et si l'heure en vient à défendre – l'URSS, les peuples soviétiques, l'idéal communiste, la patrie du socialisme, et ses dirigeants si justement aimés : et pourtant cette incitation m'est venue sous l'espèce de l'acte généreux pour lequel je vous prie, camarade Staline, de recevoir mon remerciement très respectueux et le plus affectueusement dévoué.

Jean-Richard BLOCH